



Francis Furet, *Incendie à Plainpalais*, 1898. Huile sur toile, 48 x 103 cm. Musée du Vieux Plainpalais (→ article en page 15)

L'arrière-boutique

Depuis six ans (une trentaine d'éditions), j'ai le privilège d'être la rédactrice de *L'Ami du Musée*. N'ayant moi-même que peu d'idées originales (simple constat, pas une incitation à la flagornerie), j'accompagne ceux qui en ont. En échange, je veille à ce que leurs idées s'expriment avec clarté, profondeur et émotion.

Parfois c'est l'actualité qui impose le choix du sujet ou de l'auteur. Parfois la curiosité ou le hasard des rencontres. On sait la richesse des collections du musée et leur incroyable diversité. On sait moins qu'il est le point d'ancrage d'un important réseau de passionnés prêts à partager leurs savoirs. Je les sollicite. Ils sont toujours partants. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma reconnaissance.

Si les contributions écrites sont évidemment pertinentes sur le fond, elles gagnent souvent à être peaufinées. Je vérifie l'exactitude des termes, cherche l'efficacité du verbe, traque les répétitions (des mots et des idées).

Les interviews sont toujours des moments de grand plaisir. Je les aborde sans réelle préparation, pour laisser les choses émerger au gré de l'entretien. De retour chez moi, je me retrouve face à un joyeux bazar d'idées éparpillées. Avec délectation, je leur donne cohérence et fluidité, avec si possible un peu de panache.

Comme Cyrano, j'œuvre dans l'ombre pour que d'autres rayonnent. Serge Rossier cultive cette même discrétion, quand il le peut, mais se compare à un organiste dont on entend la musique sans le voir.

Madeleine Viviani, co-présidente des AMG

Sommaire

- 2** Une métamorphose en marche, Serge Rossier
- 6** Hommage aux ouvriers, Massimo Baroncelli
- 9** Comprendre le monde et grandir en paix avec soi et les autres, Virginie Forney
- 12** Bulle avant l'incendie - Découvrir une autre bourgade, Nathanaël Mornod
- 15** Esthétique de la catastrophe + Furet, un Genevois en gruyère, Philippe Clerc
- 18** Nos arbres remarquables
- 19** Appel à bénévoles pour le Comptoir gruérien
- 20** Lavaux en petit train panoramique



Le chantier dans toute son étendue, vu depuis le donjon du château. La structure centrale est celle de 1978, plus l'ajout de 2012 pour l'agrandissement de la bibliothèque. Les surfaces au sol, dont on a retiré le gazon, correspondent à la construction sous-jacente, comprenant le musée et les réserves. Le nouveau bâtiment couvrira l'intégralité de cette surface. Photo Serge Rossier.

Une métamorphose en marche

SERGE ROSSIER, directeur du Musée gruérien

Le Musée gruérien a fermé ses portes le 2 février 2025. Dès le lendemain, le démontage de l'exposition permanente et la mise en sécurité des collections a commencé. Où en est-on aujourd'hui, après seize mois ?

Protéger

En 2012, le musée avait investi près d'un million de francs pour faire construire et peindre les vitrines de ce qui était alors la nouvelle exposition permanente. Au printemps 2025, 1000 m² de panneaux d'aggloméré ont été posés sur la totalité de ces vitrines, bien entendu vidées de leur contenu, avec des systèmes d'aération pour éviter les moisissures.

Les 280 spots LED et leurs rails d'alimentation ont été déposés et conditionnés en caisses spécialement conçues, et dûment reportés sur un plan afin de pouvoir les réinstaller après les travaux.

Une partie des collections du musée a été déplacée. Les éléments les plus précieux ont été mis en sécurité dans divers lieux de stockage. La plupart des 1200 objets de l'exposition

permanente ont été externalisés ou entreposés dans la partie du bâtiment la moins touchée par les travaux. Les compactus (rayonnages mobiles) ont été emballés afin que la poussière y entre le moins possible.

Pour renforcer les protections, des parois temporaires ont été construites autour des diverses zones de conservation. Elles devraient éviter la diffusion de poussières, d'humidité ou de moisissures. Toutes ces zones sont évidemment sous alarme. La température et l'hygrométrie y sont vérifiées chaque jour par un responsable du musée. Sept jours sur sept. En effet, les expériences sur des chantiers comparables ont montré que des négligences apparemment anodines dans la surveillance sont souvent à l'origine de problèmes importants. Être scrupuleux, constamment, est un impératif, pas une option.

Tout ce processus a été complété par la mise en place d'un plan d'urgence en cas de catastrophe. C'est le conservateur Christophe Mauron qui a assumé l'essentiel de ce volet. Ce plan a été discuté et validé par les pompiers, la police et les assurances afin de garantir au mieux la sécurité tant des collections que des lieux pendant toute la durée du chantier. Quant à l'administration, elle a migré vers Château-d'en-bas 33, où le Service des écoles nous a accueilli provisoirement. Cécilia Suchet, responsable RH et Admin a orchestré le transfert.

Les travaux de dépose, de déconstruction et de mise à nu du bâtiment ont été menés par des entreprises. Mais certains travaux liés aux collections et à l'éclairage ont été réalisés par une équipe interne d'une dizaine de personnes qui mettent leurs compétences au service du musée. Cette équipe est dirigée par notre technicien, Philippe Berchier. Il assure jour après jour le suivi de chantier et la surveillance des locaux afin que chaque intervenant puisse avancer dans sa tâche tout en garantissant les conditions de conservation.

Bibliothèque

Après une planification rigoureuse, la bibliothèque a déménagé dans l'espace provisoire qui lui a été alloué, de l'autre côté de la rue. Grâce au travail des bibliothécaires et de leur responsable, Lise Ruffieux, elle a réouvert ses portes cinq semaines plus tard, début juillet 2025.

Les animations pour les élèves de 1H à 8H sont de plus en plus nombreuses. On en a compté 173 en 2025, réparties sur les trois sites (Bulle, Lec'Tour et Libellule-Dardens). À Bulle, certaines ont lieu dans l'école de la Condémine.

Mise à nu

Au rez-de-chaussée, tout a été démonté : les cloisons non structurales, les faux plafonds, les revêtements de sol, les installations techniques, les toilettes et la cuisine. En mai 2026, ne restent apparentes que les structures brutes du bâtiment de 1978 et celles de l'extension de 2002.

Dans cet espace vide, les professionnels de la construction ont réalisé les opérations de préparation en vue du gros œuvre. D'octobre à février, avec l'arrivée des grosses pluies et de la neige, il a fallu renforcer la vigilance. On a géré les afflux d'eau avec des pompes en extérieur et quelques bidons pour les gouttières intérieures. Par chance, ces dernières sont survenues dans des endroits assez peu sensibles. Fastidieux, ces contrôles ! Mais jusqu'à ce jour, ils nous ont permis d'intervenir immédiatement et efficacement. Fluctuat nec mergitur ! Depuis quinze mois, j'ai fait mienne la devise de Paris.

Comme le grand escalier d'entrée de 1978 est maintenu, il a été protégé en conséquence. Il restera le marqueur principal de l'espace d'entrée au Musée gruérien.

Souvent, des gens me font remarquer que le musée semble être devenu plus petit. Faux. Hormis l'auvent d'accueil qui s'en est allé, c'est un effet d'optique : les structures de 1978 et 2012 sont toujours en place.



Photo © Francesco Ragusa

La grue

Elle est imposante. Assister à son montage, en pleine ville, a été un spectacle improbable. Une fois en fonction, on a pu constater que les grutiers sont des professionnels de haut vol qui télécommandent cet énorme engin depuis le sol avec une précision horlogère.

Je n'oublierai jamais le moment où l'auvent d'accueil, qui a caractérisé le musée pendant un demi-siècle, a été soulevé, doucement, sans bruit, pour être déposé sur un camion. J'ai été un peu perturbé par cet adieu et, pour tout dire, partagé. Tout un symbole. La fin d'une époque, le début d'une autre... Émotion.

Peu de spectateurs étaient sur le chantier ce matin-là. Avec mon téléphone, j'ai fait, je crois, la seule vidéo de l'envol en silence de ces 3,8 tonnes de béton.

L'artiste Massimo Baroncelli a su traduire ce moment de rupture dans un dessin très tendre et touchant, publié dans *L'Ami* n° 111/mars 2026.

La plupart des éléments en béton qui devaient être enlevés ont été sciés. Nous avons demandé de limiter au strict minimum l'usage des marteaux-piqueurs sur le chantier pour éviter autant que possible les vibrations, susceptibles d'avoir des répercussions sur les objets conservés dans les réserves. Ainsi, malgré une activité constante, le chantier est resté relativement silencieux.



À gauche, le mock-up, à droite les «bureaux» du chantier.
Photo © Francesco Ragusa

La charpente

En juin, les équipes de chantier se sont attelées à une phase complexe : la mise en place de la charpente. Elle couvrira la surface de l'ancienne structure et celle qui était en sous-sol, jusqu'ici cachée sous le gazon. La surface du rez-de-chaussée sera ainsi doublée.

Cela a nécessité 1510 m³ de grumes (troncs abattus, ébranchés et encore bruts) issus de forêts de la région. Une scierie locale

en a fait plus de 800 m³ de bois transformé pour la charpente et la poutraison intérieure.

Le mock-up

Encore un mot que l'on a dû m'expliquer ! Cette étrange construction est un prototype grandeur nature de la façade définitive. Par rapport à l'ancien bâtiment, on compte un bon mètre d'élévation supplémentaire. C'est tout. Pour respecter la vue sur le château.

Le mock-up permet aux architectes de vérifier «en vrai» la tenue des matériaux (assemblage, étanchéité, tolérance), les couleurs et les finitions. Il sert de référence pour la suite du chantier.

Juste derrière, on voit les containers où l'architecte, Maxen Lançon, du bureau Jaccaud et Associés, est présent cinq jours sur sept, et où se tiennent les réunions de chantier. C'est là aussi que les ouvriers stockent leurs équipements et outillages, et prennent leurs pauses. Chaque jour, je passe le matin, puis à midi, et parfois le soir. Avec Philippe Berchier, on fait le point et on s'informe réciproquement de tout ce qui se passe. À ce jour, nous respectons le calendrier prévu. Il n'y a pas de retard. Mais il s'agit de rester prudent en la matière.

Gouvernance

Le chantier est dirigé par la Commission de bâtisse (en charge des questions stratégiques et décisionnelles qui sont ensuite validées par le Conseil communal) et la Commission technique (compétente pour l'opérationnel et la préparation des réunions de la Commissions de bâtisse). Chacune des commissions se réunit une fois par mois.

Le chantier est photographiquement documenté par les architectes. Quant à Francesco Ragusa, photographe professionnel, il réalise des reportages plus artistiques, chaque mois, en vue d'une publication et/ou d'une exposition. Il met en évidence les étapes qui s'accomplissent et restitue les atmosphères du chantier.

Calendrier

La remise des locaux aux utilisateurs, c'est-à-dire la fin du chantier, devrait intervenir en automne 2027.

À partir de là, dans un premier temps, nous aménagerons le rez-de-chaussée pour le rendre accessible au public qui y trouvera la bibliothèque, une salle de conférence, une salle d'étude, un espace pour les animations, une exposition en libre-accès, une boutique et une cafétéria. Les locaux administratifs seront aussi à ce niveau.

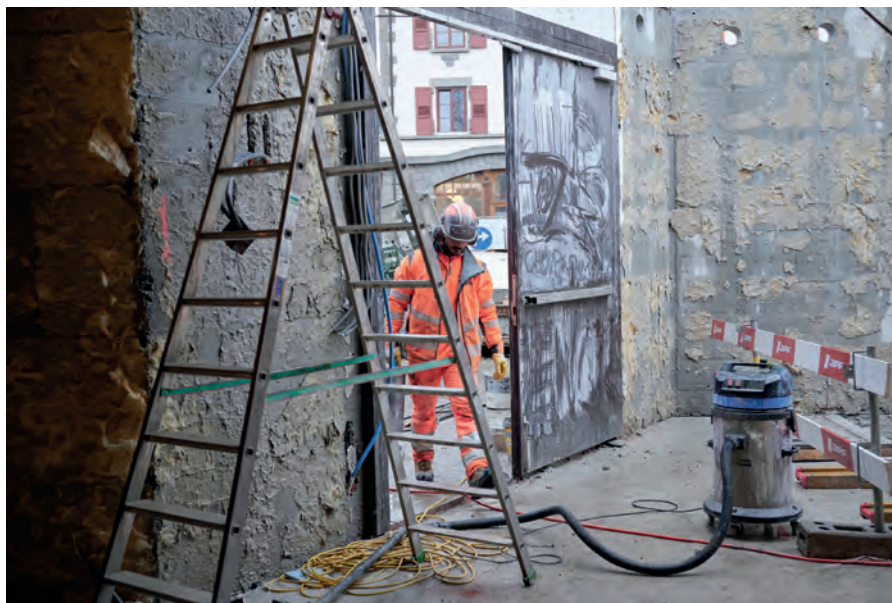


Photo © Francesco Ragusa.

*Être scrupuleux, constamment,
est un impératif, pas une option.*

Serge Rossier

Dans un deuxième temps, nous réinstallerons au sous-sol l'exposition permanente et les réserves. Puis nous réaménagerons les secteurs dédiés aux expositions temporaires, qui sont devenus des locaux de stockage. Nous prévoyons une réouverture des espaces muséaux au public par paliers, échelonnés sur 2028.

Identité

Depuis une année, nous travaillons avec un expert en marketing et communication pour définir l'identité de marque de l'institution. Cela inclut, entre autres, sa mission, ses valeurs, son positionnement, son ancrage territorial et son image.

Le nouveau bâtiment cumulera de multiples fonctions et des usages très divers et deviendra un pôle structurant et dynamisant au cœur de la ville.

Nous avons été convaincus qu'il fallait lui donner un nom. Des appellations un peu datées (Maison de la Culture et du Patrimoine), intimidantes, alambiquées, minimalistes ou... un brin prétentieuses (Espace culturel Victor Tissot) ont été évoquées. Finalement, ça s'est imposé comme une évidence : **Le Cabalet**. Ce nom existe à cet endroit depuis plusieurs siècles, il est bien connu des Bulloises et des Bullois, il est facile à retenir, il a une étymologie mystérieuse et une saveur toute bulloise puisqu'il semble être unique en Suisse. Il a été proposé au Conseil communal qui l'a validé.

Le Cabalet réunira – chaque entité conservant son nom ! – le Musée gruérien, la Bibliothèque publique et scolaire de Bulle,

le Service de la culture de la Ville ainsi que, comme indiqué plus haut, une cafétéria et une boutique. Atout majeur, il s'inscrira naturellement dans l'écrin de verdure qu'est le parc urbain du Cabalet, où se déroulent déjà de nombreuses activités de loisirs.

Quant au logo, nous conservons l'aile déployée de la grue, emblème de la région. Un signe simple, efficace, esthétique et dynamique qui nous identifie depuis plus de vingt ans.

Stratégie

Ce nouvel ensemble s'inscrira dans une région en mouvement. Il devra donc répondre aux besoins d'une population multiculturelle et intergénérationnelle, avec une attention particulière à l'inclusion sociale. Il devra continuer de donner accès au savoir et à la culture, dans leurs formes nouvelles et traditionnelles, tant physiques que numériques. Il devra aussi continuer de promouvoir la créativité, à tout âge, et favoriser l'échange d'expériences.

Le Cabalet a l'ambition de devenir un lieu de rencontre et de lien social, où chaque personne aura sa place. Nous nous réjouissons déjà de pouvoir vous y accueillir.

Le Rapport de gestion 2025 – Musée gruérien et Bibliothèque publique, adopté par le Conseil général le 1^{er} juin, est accessible sur bulle.ch

Hommage aux ouvriers

Massimo Baroncelli, artiste peintre et dessinateur, est un acteur majeur de la vie artistique et culturelle bulloise depuis plus d'un demi-siècle. Il a proposé au Musée gruérien et à ses Amis de réaliser un « récit dessiné » de la transformation du bâtiment. Ses quatre premiers dessins sont reproduits dans les précédents numéros de *L'Ami*.



Massimo Baroncelli, *Hommage aux ouvriers*, 2026, ébauche sur papier. Photo Francesco Ragusa.

Comment l'idée de cette série vous est-elle venue ?

Elle n'est pas « venue ». Elle était déjà là. Depuis longtemps. À la fin des années 1980, je voulais faire des dessins du percement du tunnel sous la Manche. J'avais monté un dossier, obtenu les financements et un accord de principe pour descendre tous les jours dans la galerie, pendant un mois. Au dernier moment, ils ont rétro-pédalé pour des raisons de sécurité : un jour seulement au fond et ensuite des photos. Ça ne faisait plus sens. J'ai abandonné.

Un chantier, c'est des lignes en devenir. Et les lignes, ça m'a toujours fasciné. C'est la seule chose qui m'est restée de ma formation de dessinateur en machines. Avec la rigueur et la minutie.

Un des premiers bâtiments que j'ai dessinés, c'est le Moderne, en 1979, quand on s'est mobilisés pour que les maisons Belle Époque de la rue Victor Tissot ne soient pas détruites.

Pourquoi tout ce blanc dans cet hommage ?

C'est un repentir. Dans cette partie, j'avais dessiné plein de souliers de chantier, avec leurs grosses semelles, qui laissent des traces partout. J'y voyais une allégorie du travail des ouvriers, de sa pénibilité. C'était dense.

Et puis j'ai réalisé que j'en savais trop peu sur ces métiers pour leur rendre justice. Alors, par pudeur, j'ai choisi d'être silencieux : j'ai laissé le dessin tel quel, mais je l'ai recouvert de blanc.

J'ai pris un risque, ça aurait pu ne pas fonctionner et j'aurais dû tout recommencer. Mais si on ne prend pas de risque, on peut aussi bien aller planter des navets.

C'est la première fois que j'utilisais cette dispersion acrylique. Je l'ai modelée à la spatule, en plusieurs couches. En séchant, la surface a pris cet aspect mat et rugueux. J'étais content. Ça évoque un matériau de construction. J'aimerais qu'avec le temps ça craquelle un peu.

Silencieux mais éloquent ?

Oui, cet espace blanc, c'est l'expression de mon profond respect pour le travail de tous ceux qui œuvrent sur ce chantier. Et au-delà pour celui, incroyable, assuré par ces milliers d'ouvriers qui, dans des conditions extrêmes, construisent et entretiennent les autoroutes, les ponts, les tunnels, les voies ferrées. L'incroyable est là. C'est ce qu'on ne voit pas.

Serge Rossier en fait une autre lecture. Pour lui, ce blanc c'est tout ce qu'il y a encore à faire. Les ouvriers y verront peut-être autre chose.

Les crayons de couleur, c'est aussi par humilité ?

Peut-être. Ou pour retrouver une parcelle d'enfance. Mais avant tout parce que j'aime les techniques simples. La « cuisine » de la peinture à l'huile, avec les pigments, les liants, les vernis, ça m'ennuie. Pour moi, les procédures que ça requiert empêchent la spontanéité.

Avec l'aquarelle ou le crayon, c'est un geste, un jet, et toutes les nuances sont possibles.



Massimo Baroncelli, *Hommage aux ouvriers*, 2026, crayon de couleur, crayon et dispersion d'acrylique sur papier marouflé sur panneau.
Photo Francesco Ragusa.

Quand je faisais de la gravure, je n'utilisais que la pointe sèche, juste une pointe d'acier pour dessiner sur un plaque de cuivre ou de zinc. Jamais d'eau-forte, trop de cuisine.

Deux souliers ont échappé au repentir ?

Oui, ils ne pouvaient pas manquer. Ils sont emblématiques de l'ancrage des ouvriers dans la matière et le concret, de la physicalité de ce qu'ils réalisent. Alors que le casque évoque les connaissances, la réflexion et le savoir-faire technique que cela implique.

À droite, on retrouve l'oiseau du dessin précédent ?

Dans les containers, il y a toujours des plans, des instructions, des notes accrochés avec du scotch. Cela m'a rappelé quand j'étais au service d'archéologie. C'est un oiseau récent posé sur un souvenir lointain, une réminiscence. Avec aussi l'idée qu'on est le résultat de tout ce qu'on a vécu, ou qu'on est tout ce qu'on a été.

Les deux marteaux sont délicats, aériens ?

J'ai toujours aimé les marteaux. Un bel objet, synergie de bois et de métal. Un objet simple qui devient prodigieux dans le geste maîtrisé d'un forgeron, d'un horloger, d'un sculpteur. Il prolonge la main de l'artisan, de l'artiste.

Entre les marteaux, on devine un bidon ?

Il y en a beaucoup sur le site. Ils servent à transporter de la terre, des liquides, des outils. Et à récupérer les infiltrations quand il pleut. Des objets dérisoires, mais tellement utiles.

Pourquoi est-il marqué 26 ?

Parce que nous sommes en 2026 ? (*sourire moqueur*) La graphie de ce nombre rappelle que ces dessins sont des natures mortes industrielles. Les objets, les matériaux, les machines, les outils, les déchets y deviennent formes, structures, matières. Une visualisation du travail humain et de ce qui en résulte.

Ça ne vous a pas contrarié de faire disparaître ce que vous veniez de dessiner ?

Non. J'aime faire puis défaire. Depuis toujours. Je ne sais pas pourquoi. Ce n'est pas un geste de destruction, mais une étape de la création. C'est instinctif. Comme le non-fini, par exemple ici sur les outils et le casque. Ce n'est pas moi qui choisis. C'est la ligne qui s'arrête quand elle a fini son voyage.

La ligne, vous l'avez apprivoisée avec Netton Bosson ?

Oui, en 1977, je l'ai aidé à dessiner et à peindre sa grande poya. C'était une commande de la Migros pour son nouveau magasin de Gruyère-Centre.

Netton avait fait une maquette qu'il fallait transposer au format réel (27 m de long sur 1.85 m de haut, presque 50 m²). Il cherchait un assistant. Il voulait un ours, quelqu'un qui bosse dur sans tchatcher. Je répondais aux exigences. On a agrandi la maquette au carré, sans rétroprojecteur, comme le faisaient les artistes de la Renaissance pour les grandes fresques. D'abord le dessin, puis la couleur. Il m'a laissé peindre toutes les vaches et les taureaux. Pour les personnages, je faisais le dessin, lui la peinture. J'avais 26 ans, peu d'expérience. Ces sept mois avec Netton, ça a été la meilleure des écoles.

Vingt ans plus tard, l'espace commercial a été transformé. Grâce à l'intervention de Vincent Steingruber, du Service cantonal des biens culturels, l'œuvre a été sauvegardée et offerte à la Ville de Bulle. J'ai eu le privilège de la restaurer. Émouvant, car Netton et moi étions devenus amis. Depuis 2013, elle est à Espace Gruyère.

Un dernier mot ?

Oui, pour dire ma profonde gratitude aux ouvriers et à toutes les personnes présentes sur le chantier, où je suis toujours accueilli avec gentillesse et bienveillance.

Propos recueillis
par Madeleine Viviani



Netton Besson, Maquette de la poya (extrait), 1977. © Musée grüérien, photo Villars Graphic & Cie Neuchâtel

Comprendre le monde et grandir en paix avec soi et les autres

VIRGINIE FORNEY, médiatrice culturelle au Musée gruérien et à la Bibliothèque de Bulle



- Je suis médiatrice culturelle.
- Ah, tu gères les conflits ?
- Mais non !! Quoi que...

Je tisse des liens, je facilite la rencontre, je propose l'échange, le dialogue, j'encourage la participation, je valorise la créativité, je rends accessible la littérature, les arts, j'incite à s'approprier les lieux, je prends en compte les besoins des plus vulnérables... Jouer, raconter, s'émerveiller, se questionner, chercher à comprendre, s'écouter... Est-ce que tout cela, ça n'aiderait pas à mieux s'adapter au monde qui nous entoure – nous encercle –, à s'émanciper et à s'épanouir ? N'est-ce pas une manière de prévenir l'incompréhension, l'intolérance, les conflits ?

Le programme culturel du Musée gruérien et de la Bibliothèque offre à chacune et à chacun l'opportunité d'une bouffée d'air ou d'un pas de côté, grâce à des ateliers créatifs, des ateliers découvertes, des spectacles de contes, des goûters, des conférences, des parcours en ville, des matinées de jeux, et bien d'autres activités encore.

Avec l'équipe de la bibliothèque, nous accueillons les classes pour susciter le plaisir de la lecture. Nous entrons dans l'univers d'artistes (par exemple le génial Christian Voltz), nous explorons des lieux merveilleux (les contes) et nous découvrons la richesse et la diversité du monde.

Avec les travaux en cours au musée, nous manquons parfois d'espace pour nos activités. Qu'à cela ne tienne, pour ne pas perdre le précieux lien avec les enfants et les jeunes, nous nous rendons dans leur classe. Voici le récit d'une de ces animations.

Parlons de diversité !

(Cette animation est l'adaptation d'une activité créée en 2019 par mes prédécesseurs en collaboration avec la Semaine d'action contre le racisme.)

Ce matin, je n'attends pas les élèves à la bibliothèque, mais dans leur salle de classe. Ce sont des 7H, ils ont environ onze ans.

Se comprendre

Avec la complicité de l'enseignante, je les accueille avec des «holà ! bienvenidos !» sonores. Leur surprise se note déjà, mais c'est la panique lorsque je poursuis l'animation en espagnol ! Certains me comprennent et me proposent de l'aide. Ils sont fiers et un peu intimidés de devoir jouer les traducteurs. Quand je passe enfin au français, les réactions sont vives : «Ouf, je me suis dit que ça allait être long !», «On a vraiment cru que vous ne saviez pas le français !»

Une majorité des mains se lèvent à la question : «Avez-vous déjà été confrontés à cette situation ?» Les élèves racontent les stratégies qu'ils ont développées pour réussir à communiquer lors de vacances à l'étranger, mais parfois aussi à leur arrivée en Suisse.

Lorsque je leur demande : «Qui sait parler une autre langue que le français ? Qui parle une autre langue à la maison ?» c'est à mon tour d'être surprise

de voir toutes les mains se lever. Enfin... presque toutes ! Un élève reste immobile. C'est peut-être la première fois qu'il vit cette situation d'être dans un groupe minoritaire, et le fait d'être francophone comme un désavantage.

J'enchaîne avec le jeu qui consiste à associer des livres en langue étrangère dont la couverture est cachée par un papier kraft, à des fausses couvertures en français. Les élèves feuilletent les livres à la recherche d'indices qui les aideront. Voilà un excellent prétexte pour continuer par une discussion sur la diversité des langues et des écritures dont ils tiennent des exemples dans leurs mains.

Se rencontrer

Je sors ensuite trois portraits, trois visages différents, et demande aux enfants de reconstituer leur histoire en leur posant quelques questions soigneusement choisies : «Comment ces personnes sont-elles arrivées en Suisse ? Quelles difficultés ressentent-elles ? Que leur faudrait-il pour être plus heureuses ?» Tout naturellement, les élèves mobilisent le peu d'indices à leur disposition : la couleur de peau, l'habillement, l'arrière-plan. Spontanément, ils répètent certains clichés : l'homme portant une cravate est banquier ou avocat !

Je leur fais écouter les témoignages de ces trois personnes. Alors, la «rencontre» a lieu. À travers les récits qui évoquent la migration, le racisme ou le rejet, nous pouvons confronter nos suppositions aux expériences réelles. Nous n'avons pas le temps d'approfondir chaque sujet mais comme le dit un des enfants, cela apprend à «ne pas juger au premier regard» et «c'est bien de s'intéresser à l'autre en lui posant des questions».

Se respecter

C'est le moment de bouger un peu ! Le jeu suivant est très simple, chaque enfant doit écrire son nom sur le tableau, le plus haut possible. Tous s'exécutent, le bras étiré, sur la pointe des pieds. Les trois élèves dont les noms trônent au sommet ont gagné une branche de chocolat. L'air de rien, je lance : « Comment avez-vous trouvé mon jeu ? » Les réponses outrées fusent : « C'est injuste ! C'est inégal ! Ce n'est que grâce à leur génétique qu'ils ont gagné ! On a tous fait le même effort ! » Un des gagnants va spontanément offrir son chocolat au plus petit élève de la classe. Je leur explique qu'ils viennent de vivre une expérience à laquelle certains sont souvent confrontés : la discrimination.

Je leur propose des mots à mettre sur ce qu'ils viennent de vivre, nous décoriquons ensemble comment ce mécanisme injuste se construit : nous avons tous besoin de catégories pour comprendre le monde qui nous entoure et ces catégories sont liées inévitablement à des stéréotypes. Le problème surgit quand ces derniers deviennent des préjugés, car ils produisent alors des traitements inégaux, de la discrimination. Nous énumérons ensemble les raisons pour lesquelles les personnes peuvent être discriminées. Je suis étonnée par la quantité d'idées énoncées par les enfants : les attributs physiques (comme ils viennent de le vivre), la pauvreté, le pays d'origine, la religion, la couleur de peau, l'âge, la langue... Certains partagent des expériences personnelles.

Alors que je quitte la salle de classe, inspirée et émue par le moment intense vécu avec les élèves, je m'impressionne de leur investissement et de leur capacité de compréhension. Je pense avoir réussi à « semer des petites graines » dans leurs esprits, pour mieux comprendre – et affronter ? – le monde divers et riche, mais aussi parfois dur, dans lequel ils évoluent.

J'ai aussi laissé à l'enseignante, qui m'a dit avoir continué la discussion en classe après mon départ, des affiches d'une autrice canadienne, Elise Gravel, qui en quelques mots et dessins, rend accessible des concepts réputés compliqués et rappelle l'importance d'être ouvert, tolérant et bienveillant avec les autres et avec soi-même.



*Si tu diffères de moi, mon frère,
loin de me léser, tu m'enrichis.*

Antoine de Saint-Exupéry

Une des nombreuses affiches mises à disposition par Elise Gravel sur son site.



Mon parcours en quatre mots-clés

Le musée gruérien

Mon histoire avec le musée débute en 2007 avec l'aventure du livre *Caramel*, un recueil de 35 chansons d'André Ducret dont j'ai réalisé les illustrations. À l'invitation d'Isabelle Raboud-Schüle, alors directrice, j'ai l'incroyable opportunité de concevoir une exposition didactique et ludique sur mon travail d'illustration, de la partition au tableau final.

À partir de ce moment et durant dix années, je pratique, en plus de l'enseignement, le métier de médiatrice culturelle en intermittence : je me vois confier la conception et l'animation de nombreux ateliers créatifs liés aux expositions temporaires, la création de contenus interactifs pour la nouvelle exposition permanente, la participation aux événements importants, vernissages et nuits du conte et quelques petits mandats d'illustration.

Quand je prends la direction du nouvel accueil extrascolaire de mon village en 2017, je décide que deux jobs c'est assez, mais trois c'est trop. Je quitte le musée, pour mieux y revenir en 2024 en qualité de responsable de la médiation culturelle jeune public.

L'alpage

Mes liens avec la Gruyère et ses traditions remontent à l'enfance, car durant douze années, j'ai passé deux mois d'été dans les alpages de la vallée de l'Evi, entre la Dent de Lys et le Moléson, à jouer avec les cabris, nettoyer l'écurie et veiller au coin du feu en chantant ! J'en ai gardé un amour inconditionnel pour la nature et les animaux, un goût pour la vie simple, l'eau glacée des cascades... et un magnifique diplôme de «garçon de chalet» ! Une passion que j'ai réussi à transmettre à mon mari qui m'accompagnera pour deux saisons complètes en 2000 et 2003, dans la région de Charmey.

Un montage de photos de l'exposition *Caramel* en 2008.



Le monde

À l'adolescence, le besoin de dépaysement, d'autonomie et d'aventure m'amène pour une année au Chili, grâce à un programme d'échange d'étudiants. J'ai choisi ce pays pour sa langue mais aussi pour sa géographie, car il me garantissait une proximité avec l'océan Pacifique qui m'attirait énormément. Après mon retour, une fois le bac en poche et quelques sous gagnés, je repars pour un voyage de neuf mois, sac au dos. Partagé tour à tour avec ma sœur, mon (futur) mari et des amis rencontrés sur le chemin, j'ai parcouru le continent du sud au nord, de la Terre de Feu aux Caraïbes colombiennes en passant par les Andes et l'Amazonie.

L'envie de voyage ne m'a jamais quittée. En 2010, grâce à une bourse obtenue par mon mari, avec quatre enfants, nous partons nous installer au bord de l'océan Pacifique, mais de l'autre côté cette fois-ci, en Nouvelle-Zélande, pour apprendre l'anglais et non l'espagnol. Là-bas, au bout du monde, nous avons

vécu durant une année et demie une vie à la fois nouvelle et normale, entre travail et école, enrichie de belles amitiés. Mais nous avons tout de même eu la chance de voyager souvent avec notre jolie petite caravane, découvrant une nature sublime, sauvage et préservée.

Les enfants

Dans ma vie personnelle comme dans ma vie professionnelle, je me suis toujours épanouie au contact des enfants et des jeunes. Mon diplôme m'a permis d'enseigner les arts visuels et les activités créatrices. J'ai aussi été durant douze années enseignante d'appui de français pour les élèves non francophones dans les écoles du canton. J'aime construire des relations de respect et de confiance, encourager l'autonomie, la responsabilisation, donner des outils pour comprendre le monde et grandir en paix avec soi-même et les autres. Que ce soient mes enfants, leurs amis, les étudiantes accueillies dans ma famille, les élèves, tous me motivent et m'inspirent.

Bulle avant l'incendie - Découvrir une autre bourgade

NATHANAËL MORNOD, titulaire d'un master en histoire et français de l'Université de Fribourg

Dans le cadre de mon mémoire de master, qui vient d'être validé, je me suis plongé dans les archives de la Ville de Bulle afin de mieux comprendre le XVIII^e siècle bullois. Cette recherche s'est révélée vraiment dépaysante. J'ai certes retrouvé quelques éléments familiers, mais surtout découvert une société profondément différente de la nôtre. Pour l'appréhender dans sa complexité, il faut adopter un regard neuf, affranchi des évidences.

Je vous invite à me suivre dans une promenade – en deux étapes, l'une dans ce numéro de *L'Ami*, l'autre dans le prochain – qui nous permettra de voir Bulle sous un jour différent. Dressons d'abord le portrait, l'aspect général de la ville à cette époque, au prisme de sa silhouette urbaine. Dans le second, je proposerai une esquisse de son fonctionnement politique, tel qu'il était vécu sous l'Ancien Régime.

Une cité effacée

Décrire la ville du XVIII^e siècle est loin d'être aisé puisqu'elle a presque entièrement disparu dans les flammes d'un immense incendie en 1805. Contrairement à Gruyères, Romont ou Fribourg, le bâti médiéval et moderne n'existe plus – avec quelques exceptions notables comme le château et la chapelle Notre-Dame de Compassion.

La ville que nous connaissons est l'héritière des immenses travaux de reconstruction et du développement économique de la région, assez lent au XIX^e siècle, très lent jusqu'en 1950, puis fulgurant depuis 1980.

Pour remonter avant l'incendie, nous disposons surtout de deux sources iconographiques : une gravure réalisée par David Herrliberger vers 1761 et une aquarelle offerte à l'instituteur de Bulle, l'abbé Maignon, vers 1790 (à observer sur la page suivante).

Plutôt qu'un chef-lieu dynamique, ces images tracent les contours d'une modeste bourgade, encore largement agricole malgré le dynamisme de l'économie régionale. Du haut de ses 1165 habitants recensés en 1811, Bulle n'est qu'une ville de moyenne importance, comparable à Gruyères, Morat ou Estavayer, loin derrière Fribourg ou Romont.

Une communauté rurale

Avec ses trois rangées de maisons et ses nombreuses granges et étables intra-muros, Bulle est encore largement agricole. Il est d'ailleurs intéressant d'observer que, sur l'aquarelle offerte à l'abbé Maignon, la plupart des toits sont dessinés en gris ce qui implique qu'ils étaient en bardeaux. De même, on peut supposer que beaucoup de bâtiments étaient construits en bois.

Tout autour de la ville, les deux images montrent de grands prés : outre les détails pittoresques – lecteurs, promeneurs, fillette jouant avec un animal – c'est surtout la représentation du travail des champs qui est significative. De son bâton, un garçon guide une vache ou un bœuf, un homme ramène sur son épaule une gerbe d'herbe ou de branches, une étendue de céréales attend la moisson. Selon le cadastre, cet espace est divisé en une multitude de lopins de champs ou de jardins appartenant à des habitants. Une partie de ces terres constituent également les « pâquiers communs » que la bourgeoisie exploite collectivement.

À noter également, au premier plan de la gravure de Herrliberger, un très grand tas de bois sur lequel un homme s'est assis pour lire : il s'agit sans doute du bois collecté dans la forêt de Bouleyres, située exactement à l'endroit d'où le panorama est saisi.

Il serait erroné de voir dans ces diverses activités agricoles de simples éléments de décor. Les archives révèlent une communauté encore fortement rurale. Gestion des petits animaux, droit de pâturage du bétail, entretien des clôtures et des tas de bois : à l'ordre du jour des assemblées de bourgeoisie, les problèmes de type agricole sont très fréquents.

Commerce et dynamisme

Malgré ses airs pastoraux, Bulle connaît alors une véritable croissance commerciale et s'affirme toujours plus comme un lieu d'échanges.

Sur l'aquarelle, on aperçoit juste à gauche de l'église, au deuxième plan, un bout de toit rouge, donc en tuiles : c'est le marché à grain, édifié dans les années 1780 (les Halles que nous connaissons ont été reconstruites sur ses ruines).

Au commerce de grains s'ajoute celui du fromage. En 1746, la réfection de la route de Vevey passant par Bulle stimule grandement un marché déjà florissant en permettant le transport des meules sur des chars, plutôt qu'à dos de mulet. Dès les années 1770, elles sont directement mises en tonneaux à Bulle, confirmant sa position de plaque tournante de ce domaine.



Bulle. Ville et Baillage dans le Canton de Fribourg, du Côté d'Orient, gravure de David Herliberger, vers 1761. Musée gruérien.



Bulle du côté est, dédiée à l'abbé Maignon, aquarelle anonyme, vers 1802. Musée gruérien, Bulle

Entre activités agricoles et échanges commerciaux, Bulle reflète plus largement la vitalité de la région gruérienne. Depuis le Moyen Âge déjà, la Basse-Gruyère se caractérise par un réseau de petites villes parmi les plus denses de l'espace suisse actuel. Le médiéviste Roland Flückiger mentionne neuf fondations de villes le long de la Sarine, au sud de Fribourg, entre le XIII^e et le XIV^e siècle : Arconciel, Illens, Pont-en-Ogoz, Corbières, Vuippens, Vaulruz, Bulle, La Tour-de-Trême, Gruyères et Montalvens. Elles témoignent de la position stratégique de la région sur les voies de communication.

La production et l'exportation de fromage atteignent leur apogée aux XVII^e et XVIII^e siècles. Les patriciens fribourgeois investissent dans les alpages alors que certaines familles gruériennes s'enrichissent dans le commerce et le négoce en direction de Lyon.

À Bulle, le dynamisme économique régional se double de l'affluence de pèlerins, depuis le XVII^e siècle, à la chapelle Notre-Dame de Compassion – elle aussi reconnaissable à son toit de tuiles.

Commerce et pèlerinage attirent de nombreux voyageurs, suscitant la création d'auberges et de boutiques et faisant de Bulle un centre névralgique régional.

Une situation politique plus complexe qu'il n'y paraît

Un dernier bâtiment se distingue nettement dans la silhouette urbaine : le château, symbole de la situation politique de Bulle.

Construit au XIII^e siècle par les évêques de Lausanne qui détenaient la ville depuis très longtemps – peut-être dès le VI^e siècle –, il est repris par Leurs Excellences de Fribourg en 1537, au moment où Bulle passe sous leur souveraineté. Il devient dès lors la résidence du bailli et le siège de l'administration baillivale.

L'historiographie régionale s'est longtemps plu à voir dans la sujétion à Fribourg une situation intolérable supportée dans le silence par des habitants « férus d'indépendance ». Pourtant, aucune émeute, intrigue ou contestation n'a secoué la ville durant tout l'Ancien Régime, si ce n'est dans les dernières décennies du XVIII^e siècle.

C'est plutôt par une collaboration, certes inégale, que Bulle a été liée avec Fribourg. Ce que Florian Defferrard et Florence Bays ont décrit avec beaucoup de justesse pour Romont s'applique sans doute mutatis mutandis pour Bulle : la ville passe simplement d'un pouvoir à un autre, peu différent, et Fribourg garantit les libertés et droits acquis sous la domination des évêques de Lausanne.

À l'échelon local, les affaires courantes sont donc gérées avec une véritable autonomie. Une institution gouverne la vie politique bulloise : la bourgeoisie. Ce sera précisément le sujet du prochain article.

Pour approfondir

BUCHS Denis (éd.), *L'incendie de Bulle en 1805. Ville détruite, ville reconstruite*, Bulle, Musée gruérien - Ville de Bulle, 2005.

BAYS Florence et DEFFERRARD Florian, *Gouverner, assister, porter la ville : histoire de la bourgeoisie de Romont*, Neuchâtel, Éditions Alphil, 2022,

RUFFIEUX Roland et BODMER Walter, *Histoire du Gruyère en Gruyère du XVI^e au XX^e siècle*, Fribourg, Imprimerie Fragnière, 1972.

STEINAUER Jean, *Patriciens, fromagers, mercenaires : histoire de l'émigration fribourgeoise, XVII^e-XVIII^e siècle*, Neuchâtel, Éditions Livreo-Alphil, 2017.



François Furet, *L'incendie d'Albeuve*, 1876. Huile sur toile, 96 x 123 cm. © Musée gruérien

Esthétique de la catastrophe

PHILIPPE CLERC, historien de l'art

Au moment où le feu vient ravager le village d'Albeuve, ce jeudi 20 juillet 1876, le peintre François Furet (1842-1919) y séjourne à l'Hôtel de l'Ange. Il devient malgré lui l'un des protagonistes du sinistre qui détruit plus de cent bâtiments en l'espace de deux heures¹.

Il ne s'agit pas du premier incendie auquel l'artiste est confronté puisqu'un autre, de grande ampleur déjà, s'était produit cinq ans plus tôt à Genève, sa ville de résidence, entre le Grand Quai et la rue du Rhône, un événement largement relayé dans la presse en raison notamment des moyens d'intervention engagés.

Bien que les incendies soient relativement fréquents à l'époque, celui qui dévaste le village d'Albeuve se distingue

par son ampleur exceptionnelle car, attisé par la bise, le feu se propage avec une rapidité dévorante.

Ce type d'actualité constitue un sujet privilégié pour les artistes, attirés par le spectaculaire et les effets saisissants qu'il permet de déployer. La fascination pour le tragique et le sensationnel s'inscrit alors dans une tradition de peinture héritée du classicisme, où la mise en scène doit relever du théâtral. De même, des événements historiques tels

que l'incendie de Moscou, en 1812, ont nourri l'imaginaire des peintres, offrant des exemples marquants de catastrophes urbaines.

Le feu devient un motif privilégié pour explorer les contrastes de lumière, la dynamique du mouvement et l'intensité émotionnelle vécue par les différents protagonistes.

L'iconographie du tableau de Furet s'inscrit pleinement dans cette tradition

picturale. Au XIX^e siècle, la représentation de drames, à l'image des incendies, constitue en effet un thème récurrent, à mi-chemin entre le réalisme et le spectaculaire. Des artistes comme Gustave Courbet, avec ses *Pompiers courant à un incendie* (1851), mettent en avant l'action et l'urgence, tout en conservant une approche ancrée dans le réel.

Dans la composition de Furet se retrouve une pareille tension entre mise en scène dramatique et observation concrète au cœur de l'action. L'artiste exploite aussi pleinement les ressources expressives du thème.

Il oppose la violence des flammes à la modestie des moyens dont disposent les habitants pour lutter contre le sinistre. Au premier plan, un homme puise de l'eau dans la Marivue à l'aide d'un baquet, tandis qu'un autre baquet et un seau attendent derrière lui d'être remplis, soulignant l'impuissance humaine face au désastre.

D'autres villageois, dans leur fuite, sauvent ce qui peut l'être alors qu'un petit garçon, assis à même le sol, fixe

les flammes, tournant ainsi le dos au spectateur ; cette attention portée aux gestes simples et à la réalité du terrain introduit une dimension quasi-sociale à la scène.

Le clocher de l'église, surmonté de sa croix, se dresse encore seul eu milieu de la fumée qui se propage, comme un dernier rempart alors que l'on sait qu'il connaîtra le même funeste sort que l'ensemble des habitations.

En 1898, François Furet traite à nouveau ce motif avec un autre tableau, *Incendie à Plainpalais* (voir page 1). Mais contrairement à la scène d'Albeuve, où dominant la fuite des habitants et l'embrasement du village, il choisit cette fois de centrer la composition sur l'intervention organisée des secours ; les flammes y sont reléguées à l'arrière-plan, au profit d'une vision plus structurée et maîtrisée de l'événement.

Enfin, l'œuvre de Furet peut être rapprochée d'une tradition plus large de la « peinture de catastrophe », illustrée entre autres par Jean-Pierre Saint-Ours avec *Le tremblement de terre* (1806).

Elle évoque aussi des compositions célèbres comme *Le dernier jour de Pompéi* (1830-1833) de Karl Brioullov, où le chaos et la panique sont mis en scène dans un déploiement déchirant.

À travers ces représentations, les artistes explorent les forces destructrices de la nature ou des éléments, s'inscrivant dans une sensibilité proche du sublime romantique. De nombreuses œuvres, parfois anonymes, représentant des incendies de villages ou de forêts. Des éboulements ou des éruptions volcaniques participent également de cette esthétique du « terrible », où la beauté picturale naît de la violence même du sujet.

Si, à ce jour, nous n'avons pas connaissance de peintures ou de dessins préparatoires à la grande toile exécutée par Furet, il ne fait aucun doute que la scène a dû faire l'objet d'esquisses préalable avant que la scène ne soit composée en atelier, ne serait-ce qu'en raison de ses dimensions. Elle sera acquise par Victor Tissot, fondateur du Musée grüerien, avant d'intégrer ses collections.

→



Gustave Courbet, *Pompiers courant à un incendie*, 1851. Huile sur toile, 388 x 580 cm. Petit Palais, Paris.

Furet, un Genevois en Gruyère

D'origine française, François Furet — également appelé Francis — voit le jour à Genève en 1842. Après s'être formé au métier d'émailleur auprès du peintre et graveur Louis Samuel Rosselet (1832-1913), il poursuit ses études à l'École des beaux-arts de Genève, dans l'atelier de Barthélemy Menn (1815-1893)

Élève favori de Menn, Furet fait partie de ses Émules, un groupe artistique, formé d'une dizaine de jeunes qui gravitent autour du professeur-pédagogue. Parmi eux figurent Auguste Baud-Bovy, Hugues Bovy, Léon Gaud ou encore Édouard Ravel².

C'est dans ce cadre que Furet découvre la petite cité de Gruyères, où la famille Bovy, propriétaire du château, séjourne durant l'été. Il y rencontre Cécile Balland, cousine des Bovy et passionnée de photographie, qui deviendra sa femme.

À Gruyères, il fait également la connaissance de Jean-Baptiste Camille Corot, alors occupé à réaliser des médaillons destinés aux lambris du grand salon, en collaboration avec Menn. Furet participe à cet ensemble décoratif aux côtés d'Henri Baron et du couple formé par Armand et Émilie Leleux.

L'incendie d'Albeuve (1876) correspond à une époque où Furet vient régulièrement dans la région au motif qu'il est pleinement affilié au phalanstère formé par les Bovy, leurs familles et amis.

Parallèlement aux commandes privées qu'il honore, Furet répond à plusieurs



Francis Furet dans son atelier à Genève, 1906. Bibliothèque de Genève, atelier Boissonnas, FBB N18x24 Clients 76347A.

commandes publiques, dont la décoration du Grand Théâtre de Genève. Il prend aussi part, avec Eugène Burnand, à la réalisation du vaste panorama des Alpes bernoises, projet initié par Auguste Baud-Bovy pour représenter la Suisse lors de l'Exposition universelle de Chicago en 1893.

En marge de ces travaux, l'artiste pratique la peinture de chevalet et affectionne particulièrement le travail en plein air, que ce soit en montagne ou aux

bords du Léman. Sa carrière connaît un succès notable, récompensé en 1896 par son élévation au rang de chevalier de la Légion d'honneur.

À la croisée des courants réaliste et naturaliste, Furet se consacre principalement à la peinture de paysages. Il manifeste toutefois une prédilection encore plus marquée pour les études d'animaux et de végétaux, ainsi que pour les représentations de fruits et de fleurs, qui deviennent sa spécialité³.

¹ André Beaud, *Les jeudis noirs d'Albeuve*. Fribourg, Montsalvens, 2026, p. 26.

² Emily Black et Philippe Clerc (dir.), *Collection du Crest. Artistes de l'école genevoise*, Notari, 2025, p. 122.

³ Carl Brun, *Schweizerisches Künstler-Lexikon*. Frauenfeld, Verlag von Huber & Co, vol. I, 1902, p.535.

Nos arbres remarquables

Samedi 4 juillet 2026, le Musée gruérien inaugure « Bulle de verdure », une visite guidée des parcs et jardins, entre nature, histoire et paysages urbains. On y évoquera notamment les tilleuls.



©Upperview Productions

Le tilleul du pouvoir

Il est là, au centre de la place, maître incontestable des lieux. Autour de lui s'ordonnent, avec juste ce qu'il faut de distance et une implicite déférence, les incarnations architecturales du pouvoir : Notre-Dame de Compassion pour le spirituel, le château pour l'État et la justice (jusqu'à récemment), l'Hôtel de Ville pour la politique locale, et la Banque cantonale pour l'argent. Pour autant, il n'est pas dans l'ostentation. Pas besoin : nul ne conteste son statut d'arbre emblématique de Bulle.

Planté entre 1730 et 1742, il marque le cœur de la cité et on le retrouve à tous les moments clés de l'histoire gruérienne.

Sous l'Ancien Régime, quand la bourgeoisie de Fribourg gouvernait le canton, les villageois s'y réunissent pour discuter des affaires de la cité. Les corporations et les confréries s'y rassemblent. Son ombre généreuse était, semble-t-il, propice aux délibérations, voire aux palabres et, parce que c'est dans la nature humaine, aux potins ou aux commérages.

Le tronc sert de pilier public où sont clouées les décisions légales et les informations d'intérêt général. Le signallement de Pierre-Nicolas Chenaux y est placardé en 1781.

Lorsque les troupes françaises envahissent la Suisse en 1798 et instaurent le régime de la République helvétique, le tilleul de Bulle devient le premier « arbre de la liberté » du canton, symbole des idées révolutionnaires.

Il est épargné par l'incendie de 1805, à l'instar de Notre-Dame de Compassion et du château.

Vers 1850, six piliers et un châssis de pierre sont aménagés autour du tilleul. Sur l'un d'eux est fixée une petite baguette de fer : une demi-aune servant d'unité de mesure pour la paille tressée, une activité économique en plein essor entre 1830 et 1890. Elle est conservée au musée. Cinq des six piliers de pierre sont enlevés en 2000.

Malade et fragile, l'arbre est abattu en 2003. Une étude dendrochronologique réalisée à cette occasion estime qu'il avait 273 ans. Un nouveau tilleul est planté au même endroit au printemps 2004. Les bancs qui l'entourent restent prisés pour un instant de repos ou la dégustation d'une glace.

Le tilleul de l'amour

Depuis des temps immémoriaux, le tilleul symbolise aussi l'amour, au motif que ses feuilles ont la forme d'un cœur.

Ovide nous dit que Zeus transforma une femme en tilleul afin qu'elle puisse rester très longtemps auprès de son époux, lui-même changé en chêne. Dans la mythologie nordique, il est associé à Freyja, déesse de l'amour maternel et de la fécondité. Quant à Jean de La Fontaine, il affirmait, non sans une pincée de cynisme que « Pour peu que les époux séjournent sous son ombre, ils s'aiment jusqu'au bout malgré leffort des ans ».

Les archives de la Ville mentionnent un tilleul près de l'église en 1748. L'arbre actuel, situé sur l'esplanade de Saint-Pierre aux liens, a été planté après l'incendie de 1805, qui n'avait pas épargné l'église.

Aussi appelé Tilleul de la paroisse ou Tilleul des mariages, il servait autrefois de lieu d'affichage pour les informations liées à la vie de la communauté : naissances, mariages, funérailles, horaires des messes ou événements religieux.

Dans sa ramure majestueuse, dans le frémissement de ses milliers de feuilles, se rencontrent l'éternité de l'amour divin et les incertitudes de l'amour profane. C'est peut-être pourquoi, dans nos terres si imprégnées de chant choral, on y entend souvent, après une cérémonie d'adieu, s'élever *Nouthra Dona de Moartzè*.

Madeleine Viviani
sur des indications historiques de
Christophe Mauron et Gillian Simpson

Visites programmées :

jeudi 23 juillet, jeudi 20 août, jeudi 1^{er} octobre, 18h.
CHF 12.-/personne (gratuit jusqu'à 16 ans)
Informations sur musee-gruerien.ch > parcours en ville

BÉNÉVOLES

Envie de participer à la belle aventure que sera le stand du musée au Comptoir gruérien ?

Les Amies et les Amis qui se sont engagés lors du Comptoir 2022 en gardent un excellent souvenir. Au plaisir d'être partie prenante dans un projet commun s'ajoute celui de partages et de rencontres qui parfois se muent en amitiés. Et puis, vivre le Comptoir de l'intérieur est une expérience aussi stimulante qu'intéressante.

Du jeudi 22 octobre au dimanche 1^{er} novembre, les bénévoles s'engagent à leur mesure, en mettant à disposition du temps et/ou des compétences. Ils sont encadrés par des responsables du Musée ou des AMG qui leur donnent toutes les informations nécessaires et tiennent compte de leurs souhaits dans la mesure du possible.

Vous pouvez vous annoncer à amis@musee-gruerien.ch (de préférence) ou au 078 226 23 03.

Catherine Théraulaz, responsable des bénévoles au sein des AMG, se réjouit de vous donner d'autres précisions dès la rentrée de septembre.



Lavaux. (© LPM – Joana Ferreira)

Lavaux en petit train panoramique

vendredi 11 septembre, après-midi

EXCURSION. Le paysage de Lavaux subjugue dès le premier regard. Les initiés qui y viennent en train depuis Berne ne manquent pas le moment où, au sortir du tunnel de Puidoux, les vignes, le Léman et les Alpes s'offrent dans toute leur splendeur.

On peut aussi, sur les traces de Ferdinand Hodler et de Félix Vallotton, contempler le site depuis le Balcon du Léman, à Chexbres, ou encore des bords du lac, que Charles Ferdinand Ramuz voyait comme «notre Méditerranée à nous, notre petite mer intérieure avant la grande».

Depuis des siècles, Lavaux inspire les artistes. Des écrivains, dont Voltaire, Lord Byron, Rousseau; des peintres comme William Turner et Gustave Courbet; des musiciens, notamment Tchaïkovsky, Stravinsky et plus près de nous Deep Purple, sans oublier Jean Villard-Gilles, Charlie Chaplin et Le Corbusier qui y a construit une petite maison pour ses parents.

Le vignoble en terrasses de Lavaux est inscrit sur la Liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 2007 en tant que paysage culturel vivant. Ici, la main de l'homme a construit et sculpté le territoire pour l'adapter à ses besoins. Cette longue tradition viticole reste bien vivante grâce à la compétitivité des produits et à l'identification des habitants à leur région.

Isabelle Raboud-Schüle, ancienne directrice du Musée gruérien et membre de Conseil de la Confrérie des Vignerons de Vevey, nous fera découvrir l'histoire et les défis actuels de ce site d'exception, où elle est guide depuis quelques années. À bord du petit train Lavaux-Panoramic, nous traverserons le vignoble, découvrirons des bourgs historiques conservés et protégés dans leur intégralité, et ferons un arrêt au temple de Saint-Saphorin. Ce périple se terminera, évidemment, par une dégustation de vins de Lavaux.

Rendez-vous: 13h15 au parking de Fromage Gruyère SA, Industrie 1, 1630 Bulle. Retour vers 18h00.

Prix: CHF 50.–/personne (pour mini-bus, petit train, visite commentée, apéritif).

Inscription jusqu'au 15 août, de préférence à amgexcursions@musee-gruerien.ch, ou 078 226 23 03. Nombre de places limité.

L'excursion a lieu par tous les temps.

L'Ami du Musée, n° 112, mars 2026

IMPRESSUM.

Éditeur: Société des Amis du Musée gruérien, case postale, 1630 Bulle, musee-gruerien.ch, 026 916 10 10

Parution: L'Ami du Musée paraît 4 à 6 fois par an. Les Cahiers du Musée gruérien tous les deux ans. Adressés aux membres de la société.

Mise en page et impression: media f imprimerie SA, 1630 Bulle.

Rédaction: Madeleine Viviani, am.viviani@bluewin.ch
Relecture: Edoh Vallélian